

FASCICULE N° 74. Prix : 1 fr. 20.

Belgique : 1 fr 50



— *A votre santé, chère amie, dit-il aimablement.*

C. I.

(page 2300).
LIVRAISON 293.

aussi oubliera le passé en pensant uniquement à l'avenir.

Puis, ne trouvant plus rien à se dire, les deux fiancés fermèrent les yeux et, quelques minutes plus tard, ils s'endormirent, bercés par le mouvement du train.

Le jour se levait lentement et, bientôt, les premiers rayons du soleil, surgissant à travers les nuages, commencèrent à éclairer la campagne.

Fritz Luders ne se lassait pas de contempler le paysage, comme si tout lui avait semblé nouveau.

Et pourtant, il la connaissait bien, cette région où toute son enfance et sa première jeunesse s'étaient écoulées ! Les uns après les autres, il reconnaissait des sites qui lui avaient été familiers : un village où il s'était souvent rendu pour assister à des bals champêtres, les jours de fêtes ; un petit bois, une rivière avec un vieux pont très pittoresque, un étang entouré de collines verdoyantes...

Le jeune homme avait abaissé la glace de la portière et il respirait à pleins poumons l'air du pays natal.

Leni, qui venait de s'éveiller, vint le rejoindre dans le couloir du wagon et se mit également à regarder le paysage.

— Es-tu contente, Leni ? lui demanda Fritz.

— Oh, oui !... Très contente !... Et toi, Fritz ?

— Il me semble que je vais devenir fou de joie !

— Voilà ! s'écria tout à coup Leni. Nous sommes arrivés !... Le train ralentit déjà !

— Nous sommes arrivés ?... Vraiment ?... Ceci est notre pays ?... Ah !... Mais n'est-ce pas un rêve, Leni ?

— Non, Fritz !... C'est la réalité !... Regarde !... Voilà la maison de ta maman, là-bas, entre les arbres ! La vois-tu ?

— Oui..., oui..., je la vois !

Quelques minutes plus tard, le train s'arrêtait dans

la petite station et les deux fiancés descendirent sur le quai. Un moment, ils demeurèrent immobiles, regardant autour d'eux comme pour s'orienter, puis ils sortirent de la gare et se dirigèrent vers le village, situé à quelque distance.

Fritz Luders s'était chargé de la valise de Leni. Le jeune homme paraissait ranimé d'une nouvelle force, d'une énergie que l'on aurait pu croire à jamais disparue de son organisme après tout ce qu'il avait eu à souffrir.

La maison de sa mère se trouvait de l'autre côté du village, dans un endroit un peu isolé, sur le flanc d'une petite colline recouverte de vignes.

Chemin faisant, ils ne rencontrèrent que peu de personnes qui ne les reconnurent d'ailleurs pas. Ils marchaient rapidement et ils voulaient, autant que possible, éviter de devoir parler à qui que ce soit, afin de ne pas perdre de temps.

Finalement, ils arrivèrent devant la modeste habitation de Madame Luders.

Leni frappa à la porte, le cœur palpitant d'émotion.

La vieille dame ne tarda pas à ouvrir et, quand elle reconnut la jeune fille, elle lui jeta ses bras autour du cou en s'écriant :

— Te voilà donc revenue, Leni ?... Et mon fils ? M'apportes-tu des nouvelles de lui ?

— Me voilà, maman ! s'exclama alors le jeune homme qui, jusqu'à cet instant, s'était tenu un peu à l'écart.

— Toi ?... Toi ici, mon enfant !

Et la vieille dame dut s'appuyer au montant de la porte pour ne pas chanceler tellement son émotion était grande.

— Oui maman !... Comme tu vois, je suis revenu...

La joie de la pauvre femme était telle qu'il aurait été impossible de la décrire. Elle riait et pleurait tout

en même temps, serrant son fils contre son cœur, ne se lassant point de l'embrasser et de le caresser.

Puis elle embrassa de nouveau Leni en lui disant :
— C'est à toi que je dois le bonheur de revoir mon fils, ma chère petite Leni !... Que Dieu te récompense pour tout ce que tu as fait pour lui !... Je vous souhaite tout le bonheur possible mes enfants !... La Providence vous accordera sans aucun doute une glorieuse compensation pour tout ce que vous avez souffert !

Tout comme sa maman, Fritz Luders pleurait de joie.

Il n'avait pas encore eu la force de parler.

Enfin, quand la première émotion se fut un peu calmée, la vieille dame invita les deux fiancés à prendre place à table et elle leur apporta à chacun un bol de lait chaud.

— Ceci vous fera du bien, leur dit-elle. Vous avez voyagé toute la nuit ?

— Oui, maman, répondit Fritz.

Leni commençait à se sentir inquiète. Elle pensait à sa mère qu'elle aurait bien voulu revoir tout de suite, mais elle craignait que son père ne lui fasse mauvais accueil, car le vieux Roeder était assez rancunier et il ne pardonnerait sans doute pas facilement à sa fille d'avoir obstinément refusé d'épouser le riche prétendant qu'il aurait voulu avoir pour gendre.

— Que va dire mon père en apprenant que je suis revenue avec toi ? demanda-t-elle soudain en s'adressant à son fiancé sur un ton angoissé.

— Selon toute probabilité, il doit déjà être au courant ! répondit le jeune homme. Les passants que nous avons croisés en chemin, en venant de la gare, n'avaient pas l'air de nous reconnaître, mais bien des gens ont dû nous apercevoir à travers les fenêtres de leurs maisons et ce serait bien extraordinaire si quelqu'un ne s'était

pas encore empressés d'aller informer tes parents de notre retour !

— C'est vrai ! soupira Leni, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

Mais juste à cet instant, la porte s'ouvrit et le vieux Roeder apparut sur le seuil.

La jeune fille se leva d'un bond et laissa échapper un cri.

Fritz s'était levé également et il regardait son futur beau-père avec anxiété.

Qu'allait-il se passer ?

Madame Luders fut la première à s'approcher de Roeder et elle lui demanda :

— J'espère que vous n'allez pas nous gâter la joie de ce beau jour en faisant des reproches à Leni ?

— Non ! répondit Roeder en hochant la tête avec un geste rude. Telle n'est pas mon intention.. On m'a dit que ma fille était chez vous et je suis venu lui dire bonjour... Voilà tout !

— Papa ! Tu m'as donc pardonné ? Tu n'es plus fâché avec moi ? s'exclama la jeune fille en se jetant au cou de son père.

— Non je ne suis pas fâché, répondit le vieux Roeder. J'ai changé d'avis. Ne parlons donc plus du passé !

Ce disant, il tendit la main à Fritz Luders avec une franche cordialité.

— Je n'aurais pas pensé que j'allais te revoir si tôt, mon cher Fritz ! lui dit-il.

— C'est à l'héroïsme de votre fille que je dois d'être revenu au pays, répondit simplement le jeune homme.

Quelques minutes plus tard, la mère de Leni arriva également.

— Oh. mon enfant ! sanglota-t-elle en embrassant

sa fille. Si tu savais comme j'ai souffert pour toi ! Finalement, Dieu a exaucé mes prières.

— Oui, maman ! Dieu m'a protégée jusqu'au dernier instant ! Maintenant que je suis de retour, nous ne nous séparerons plus !

Madame Luders prépara du café pour tout le monde tandis que Fritz et le père Roeder engageaient une conversation.

— Et maintenant ? Que comptes-tu faire ? demanda le vieux cultivateur.

— Je vais chercher du travail... Il faut, d'abord et avant tout, que je me mette en mesure de gagner ma vie...

— Te plairait-il de venir travailler sur mes terres ?

— Certainement ! s'empressa de répondre le jeune homme. Rien ne saurait mieux me convenir.

— Oui... Ça serait bien commode, n'est-ce pas ? fit le vieux en regardant Fritz avec un sourire à la fois malicieux et amical. De cette façon, tu pourras déjà t'habituer à la terre dont tu deviendras propriétaire un de ces jours !

— Que dites-vous là, père Roeder ! protesta le jeune homme en rougissant.

— Eh ! Il faut bien voir les choses comme elles sont ! Je ne me suis jamais imaginé que je vais vivre jusqu'à la fin du monde ! Et après moi, il faudra bien que ce soit toi qui possède ma terre, puisque ma fille veut à toute force devenir ta femme ! A propos ! Quand avez-vous l'intention de vous marier ?

— Le plus tôt possible...

— Eh bien, mettons dans quinze jours ! Qu'en dites-vous, Madame Luders ? poursuivit le vieux paysan en se tournant vers la mère de Fritz qui venait de déposer le café sur la table.

— Je ne demande pas mieux, répondit la bonne vieil-

le. Faites comme vous l'entendrez, Roeder !

Une demi-heure plus tard, Leni et ses parents quittaient la maison des Luders, après que le vieux Roeder les eut invités tous les deux pour le lendemain.

On allait célébrer les fiançailles officielles des deux jeunes gens par une petite fête de famille, allègre et pittoresque, selon la coutume du pays.

apitre CCCXXXIV

A MONTREUX

Amy Nabot éprouvait la sensation d'en être arrivée à la plus belle période de son existence. Jamais de sa vie elle ne s'était sentie aussi complètement heureuse que le jour où elle était arrivée à Montreux en compagnie du jeune explorateur.

Ce dernier l'installa dans un sanatorium de grand luxe, où elle allait recevoir les soins que nécessitait l'état assez précaire de sa santé.

Quant à lui, il était allé se loger dans un grand hôtel du voisinage et il venait tous les jours lui rendre visite, lui apportant chaque fois de superbes fleurs et, de temps à autre, quelque couteux présent.

Elle avait compris depuis longtemps que James Wells était éperduement amoureux d'elle et, de son côté elle éprouvait à son égard une très sincère sympathie.

Néanmoins elle évitait toujours de lui parler de son passé.

Chaque fois qu'elle pensait aux dernières années de son aventureuse existence, elle se sentait prise d'une indicible mélancolie. En imagination elle revoyait Estherhazy, le colonel Henry... et aussi Alfred Dreyfus, tel qu'il était au temps où elle l'avait aimé.

Que de folies n'avait-elle pas commises.

Maintenant, elle regrettait ses fautes ; mais n'était-il pas trop tard ? Comment pourrait-elle jamais réparer le mal qu'elle avait fait au malheureux qu'elle avait si lâchement trahi et qui, par sa faute, languissait à l'île du Diable.

Un sourire d'indicible amertume venait d'apparaître sur ses lèvres.

— A quoi pensez-vous ? lui demanda James Wells qui, depuis quelques instants, l'observait avec attention.

— A mon passé ! répondit l'ancienne espionne en baissant les yeux.

— Ah ! Vous avez donc des regrets ?

— Qui n'en a pas, mon cher ami ?

— Vous avez eu un amour malheureux ?

Cette question, à laquelle elle ne s'était pas attendue, fit une impression assez pénible sur l'aventurière qui releva tout-à-coup la tête et fixa sur son interlocuteur un regard indéfinissable.

Puis elle répondit avec sincérité :

— Oui, mon cher Wells.. J'ai aimé une seule fois dans ma vie, et il est certain que cela a été un amour malheureux... très malheureux, hélas !

— Vous avez été trompée ?

Au lieu de répondre directement, l'aventurière continua comme ne suivant le cours de ses pensées :

— J'ai aimé un homme qui m'a causé les plus tristes déceptions... Alors, quand je me suis vue humiliée et repoussée, mon amour s'est transformé en haine...

— Je comprends cela...

— Pour la première fois de ma vie, j'éprouvais alors le désir de la vengeance... Oui... J'ai voulu me venger de cet homme que j'avais tant aimé et de qui, j'avais fini par devenir l'implacable ennemie.

— Je comprends très bien. L'amour et la haine sont beaucoup plus proches qu'on ne le croit généralement...

— Oui... Vous avez raison... De l'un à l'autre, il n'y a qu'un pas qui est vite franchi !

— Et... avez-vous perdu espoir de reconquérir le cœur de cet homme ? demanda James Wells d'une voix tremblante d'anxiété.

— Oh, oui ! Tout est fini maintenant, mon cher Wells... Bien fini !

— Voulez-vous que nous allions nous promener un peu dans le jardin ? proposa l'explorateur, pour faire diversion à ce sujet qui paraissait beaucoup attrister son amie.

— Très volontiers, répondit l'aventurière en se levant pour sortir avec lui.

Il lui offrit son bras et ils sortirent ensemble du pavillon. Quand ils furent dans le joli petit parc qui entourait les bâtiments du sanatorium, ils s'engagèrent dans une allée qui serpentait entre des pelouses ornées de superbes parterres de fleurs.

Tandis qu'ils se promenaient à petits pas, un monsieur qui venait en sens inverse salua Amy Nabot d'un signe de tête et poursuivit son chemin.

James Wells salua machinalement puis il fixa sur sa compagne un regard interrogateur.

Qui pouvait être ce personnage dont l'expression cynique et le sourire malicieux avaient fait une assez désagréable impression sur le jeune explorateur ?

Il aurait bien voulu qu'Amy Nabot le renseigne à ce sujet, mais, comme elle ne paraissait pas disposée à en parler, il s'abstint, par discrétion, de l'interroger.

Ils poursuivirent leur chemin en silence et, une demi-heure plus tard, James Wells quitta le sanatorium pour rentrer à son hôtel.

*
**

Le lendemain matin, quand l'explorateur se trouva de nouveau auprès d'Amy Nabot, il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Ma chère amie il faut que vous me racontiez l'histoire de votre vie en détail.

Mais l'aventurière fit un signe négatif et répondit :

— Ça n'en vaut pas la peine, mon cher Wells ! Je n'aurais vraiment d'intéressant à vous raconter...

— Faites moi ce plaisir, Amy ! Ne me refusez pas cette petite faveur.

— Non, mon cher Wells ! N'insistez pas, je vous en prie ! Je vous répète qu'il ne s'est rien passé dans ma vie qui puisse vous intéresser.

— Moi, je suis convaincu du contraire ! insista l'explorateur en la regardant fixement dans les yeux.

— Non, mon cher ! C'est impossible ! Je vous demande en grâce de ne plus me parler de ceci...

James Wells eut un geste de contrariété.

— Pourquoi ne voulez-vous pas être sincère envers moi, Amy ? murmura-t-il sur un ton de reproche. Je vous ai pourtant donné bien des preuves d'amitié !

— Cela est incontestable et je vous en serai reconnaissante toute ma vie, mon cher Wells... Mais ne m'obligez pas à évoquer un passé qui ne me rappelle que des humiliations et des chagrins.

— Qui était ce monsieur qui nous a salués hier

dans le jardin ? Est-ce ici que vous avez fait connaissance avec lui, ou bien l'aviez-vous déjà rencontré auparavant ?

— Je le connais depuis longtemps, mais je ne le connais que très peu.

— Ah ?

Bientôt après, l'explorateur prit congé de l'aventurière et s'en fut. Demeurée seule et ne sachant quoi faire, Amy Nabot descendit au jardin.

Chapitre CCCXXV

LA CONDAMNATION DE ZOLA

Le procès d'Emile Zola se prolongea durant toute une semaine. Les audiences commençaient dès le matin et continuaient jusque vers quatre heures de l'après-midi, avec une heure d'interruption pour le déjeuner. Il serait trop long et trop fastidieux de décrire en détail toutes les phases de cette dramatique et passionnante affaire qui était commentée avec abondance par la presse du monde entier. Il nous suffira de dire que, malgré la tactique des adversaires de Dreyfus, la défense était parvenue à aiguiller les débats sur le terrain le plus favorable pour mettre la vérité en lumière.

Emile Zola se défendait avec ténacité et avec une foi inébranlable, efficacement assisté par ses amis et principalement par Clémenceau qui avait joint ses efforts à ceux de l'avocat Laborie. Et, quand les déclarations de ces trois hommes, qui, à cette époque, commençaient déjà

à être célèbres à des degrés et à des titres différents, un véritable frémissement d'horreur et d'indignation se propagea d'un bout à l'autre de l'Europe.

On commençait à comprendre que le malheureux capitaine Dreyfus devait avoir été injustement condamné, que cet innocent, victime d'une intrigue inavouable, expiait les fautes de criminels protégés par des personnages haut placés.

De toutes les parties du monde, des milliers de lettres et de télégramme de sympathie et d'encouragement parvenaient à Emile Zola. La voix de l'écrivain avait été entendue dans tout l'Univers.

Et pourtant, les ennemis de Dreyfus continuaient de soutenir leur point de vue avec opiniâtreté. Ils avaient incontestablement perdu un peu de terrain, mais ils faisaient des efforts désespérés pour le regagner et il paraissait évident qu'ils étaient encore bien loin de se tenir pour battus.

Certains journaux avaient recommencé de publier des articles signés de Zola et de Clémenceau, ainsi que par d'autres publicistes qui s'étaient finalement décidés à prendre le parti de l'innocent. Dans le public aussi, on commençait à protester ; mais les défenseurs d'Alfred Dreyfus, tout au moins à Paris, ne constituaient encore qu'une minorité assez faible qui n'aurait pu lutter à armes égales contre les ennemis du malheureux condamné.

Tous les jours, il y avait des manifestations contre Emile Zola. Plusieurs fois, son automobile fut entourée par des bandes d'individus qui tentaient de la renverser, afin d'intimider cet homme courageux qui ne craignait pas de dire la vérité, mais que la plupart des gens, trompés par une presse corrompue, considéraient comme le complice d'un traître.

Mais l'écrivain était décidé à lutter jusqu'au bout,

même si cela devait lui coûter la vie. Toutes les menaces, toutes les injures dont on l'accablait, ne paraissaient pas avoir d'autre effet sur lui que d'exalter encore son ardeur.

Et la vérité se faisait jour peu à peu, lentement mais sûrement. Le cercle de ceux qui croyaient à l'innocence de Dreyfus s'élargissait de plus en plus.

**
*

Au cours de l'une des dernières audiences du procès, le général Boisdeffre fut invité à faire sa déposition, en qualité de témoin cité par le président, en vertu de son pouvoir discrétionnaire.

Après avoir été interrogé avec les plus grands égards par le président, le général était sur le point de quitter la salle d'audience, salué par les applaudissements du public, quand Maître Laborie l'invita à rester encore un moment.

— Je voudrais vous poser quelques questions, si vous voulez bien me le permettre, général ! lui dit l'éminent avocat. J'espère que vous n'hésitez pas à nous aider de votre mieux à faire la lumière sur la dramatique question qui nous occupe.

Boisdeffre se mordit les lèvres. La chose ne lui plaisait pas du tout, mais, sous quel prétexte aurait-il pu refuser ?

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il sur un ton rogue.

— Je voudrais vous demander de nous dire sincèrement tout ce que vous savez au sujet du document que les jurés considèrent comme une preuve tangible de la culpabilité d'Alfred Dreyfus.

Un profond silence se fit dans toute la salle.

Tous les regards étaient fixés sur le général Boisdeffre et sur Maître Laborie.

— Je ne me crois pas obligé de vous répondre, dit le général, après un moment d'hésitation.

— Bravo ! Vive l'armée ! crièrent quelques voix, partant du fond de la salle.

— Je demande à Monsieur le président de bien vouloir faire rétablir le calme ! dit froidement Maître Laborie.

— Nous ne sommes pas ici dans un théâtre !

Le président agita sa sonnette.

L'avocat de la défense reprit la parole, s'adressant de nouveau à Boisdeffre.

— Vous ne pouvez pas nier, général, lui dit-il, — que ce document a été apporté en chambre du conseil après les débats et que c'est uniquement sur ce document là que l'on s'est basé pour condamner Dreyfus.

Boisdeffre haussa les épaules et un sourire forcé apparut sur ses lèvres.

— Vous êtes en train d'essayer de mē tendre un piège, n'est-ce pas ? fit-il sur un ton ironique. Eh bien, dans ce cas, je crains que vous allez avoir une déception, car un général ne peut se prêter à de tels subterfuges de caractère plus ou moins juridique.

De nouvelles acclamations accueillirent cette riposte.

Laborie était livide de colère, mais, malgré ses efforts pour obtenir le calme, il ne put y arriver. De tous côtés, on criait :

— A bas Laborie ! Qu'on le mette dehors ! Il n'est pas digne d'appartenir à l'ordre des avocats, parce qu'il s'est fait le complice des traîtres à la Patrie !

Mais soudain, une voix plus puissante que toutes les autres s'éleva, dominant le tumulte :

— Vive la justice ! Faites respecter la loi ! L'avocat Laborie est un homme d'honneur et il a le droit de parler comme les autres !

A cette exclamation, d'autres répondirent, malgré la sonnette du président :

— Vive Dreyfus ! Vive Emile Zola !

— Vous ne voulez pas les laisser parler, parce qu'ils vous font peur !

Néanmoins, en fin de compte, les partisans de l'Etat-Major eurent encore une fois le dessus. Après une violente discussion, huit ou dix personnes furent expulsées de la salle et les débats continuèrent dans une atmosphère encore houleuse.



Quelques minutes plus tard, ce fut le tour du général Mercier. Maître Laborie lui posa également la même question qu'il avait posée à Boisdeffre :

— Avez-vous quelque chose à dire au sujet du document qui a déterminé la condamnation d'Alfred Dreyfus ? lui demanda-t-il.

— Non... Je ne sais rien, répondit Mercier.

Le président crut devoir intervenir, s'étant aperçu de ce que le général paraissait embarrassé et perplexe.

— Peut-on savoir, s'écria-t-il en s'adressant à Maître Laborie, pour quelle raison vous tenez absolument à parler d'un document qui n'a aucun rapport avec le procès en cours ?

— Il en a beaucoup plus que vous voudriez le faire croire, Monsieur le Président ! répliqua l'avocat. Dans l'article d'Emile Zola, il est fait mention de ce document, et, comme on poursuit Zola précisément à cause de la pu-



— Et ce n'est que de cela que je suis accusé ?.....
Alors, ce n'est pas grave ! (page 2308).

C. I.

LIVRAISON 295.

blication de cet article, il n'est que juste que l'on discute de cela également ! Quand au général Mercier, il est évident qu'il a pris d'avance la décision de ne rien dire afin de ne compromettre personne.

— Vous vous trompez ; s'exclama le général, pourpre de rage.

— Vive l'Armée ! cria-t-on de nouveau au fond de la salle. Vive le général Mercier !

— Silence ! ordonna le président en brandissant sa sonnette avec un air menaçant.

— Donc, reprit Maître Laborie en s'adressant encore une fois à Mercier. Vous affirmez ne rien savoir au sujet de ce document ?

— Absolument rien déclara le général sur un ton catégorique.

— Votre réponse me paraît un peu naïve, mon général ! remarqua l'avocat avec une mordante ironie. C'est absolument comme si Monsieur le Président déclarait ne rien savoir au sujet du procès qui se déroule en ce moment !

Ces paroles soulevèrent quelques murmures et quelques éclats de rire.

— Je ne suis pas disposé à entamer une discussion avec l'avocat de la défense, reprit le général Mercier en se tournant vers les jurés ; mais, puisque l'on semble mettre mes paroles en doute, je déclare de la façon la plus formelle qu'Alfred Dreyfus était réellement coupable de haute trahison et que la condamnation prononcée contre lui a été parfaitement régulière.

Encore une fois des applaudissements éclatèrent et des cris d'approbations retentirent.

— Bravo ! Vive le général Mercier ! A bas les traîtres et leurs complices !

La voix de Maître Laborie s'éleva de nouveau au dessus du tumulte.

— Ceci ne saurait être considéré comme une réponse à ma question, mon général ! s'exclama-t-il. Nous avons notre opinion au sujet de la condamnation de Dreyfus et ce n'est pas vous qui pourrez la modifier. Je vous prie de nous dire si le document auquel il a été fait allusion tout à l'heure existait, oui ou non...

Mercier resta silencieux.

— Je n'en sais rien ! répondit de nouveau le général en haussant les épaules.

— Vous dites que vous ne savez rien parce que vous ne voulez pas dire, en présence des jurés, une déclaration diamétralement opposée à la matérialité des faits... Voilà la vérité !

Une partie du public accueillit ces paroles par des murmures d'approbation. Mais il y eut aussi des clameurs sauvages et des injures à l'adresse de l'éminent avocat.

— Silence ! commanda le président. Que le général Pellieux veuille bien s'avancer à la barre !

**

Après avoir parlé durant une dizaine de minutes le général Pellieux conclut en affirmant :

— La meilleure preuve de ce que la condamnation d'Alfred Dreyfus a été parfaitement régulière, c'est que les débats se sont déroulés en présence du public.

— Ils se sont terminés à huis-clos ! interrompit Maître Laborie qui ne négligeait aucune occasion de se faire entendre.

Mais le général feignit de ne pas avoir entendu et il continua :

— Je tiens également à faire remarquer que le tri-

bunal qui a jugé et condamné Dreyfus était composé de valeureux officiers dont plusieurs ont versé leur sang sur les champs de bataille, tandis que bien des gens qui permettent actuellement de parler un peu trop haut, demeureraient bien tranquillement en sûreté !

Comprenant que l'allusion s'adressait à lui, Emile Zola bondit et s'exclama avec véhémence :

— Je n'ai jamais été à la guerre, c'est vrai, mais j'ai toujours fait honnêtement mon devoir de citoyen tandis que beaucoup d'officiers copieusement galonnés ne pourraient en dire autant sans mentir !

— Vous osez insulter l'armée ? rugit le général Pelieux en se tournant vers l'écrivain avec un air menaçant.

— Je n'ai rien dit de l'armée, répliqua posément Zola. Je parle des officiers qui sont indignes d'en faire partie.

— Je vous défends de continuer !

— J'ai dit ce que j'avais à dire...

De nouveau, il y eut des bruits divers dans le fond de la salle : approbation d'un côté et insultes de l'autre.

— Nous allons entendre le témoignage du colonel Henry, annonça le président.

Le mari de Louise s'avança à la barre. Il était très pâle et il paraissait en proie à une grande émotion. Le président se mit à l'interroger mais ses réponses étaient tellement confuses et incohérentes qu'il était difficile d'y comprendre quelque chose. Il semblait avoir perdu en partie la mémoire et il donnait l'impression de ne pas être entièrement en possession de ses facultés mentales.

Finalement, comme le président insistait pour qu'il s'exprime avec plus de clarté le faussaire eut un geste d'impatience et s'exclama en se laissant tomber sur une chaise :

— Je ne peux plus répondre ! Je ne sais rien !...
Laissez-moi en paix, je vous en prie !

Tout le monde le regardait avec stupéfaction.

— Je demande la permission de sortir de la salle
reprit le misérable en se levant de nouveau. Je ne me
sens pas bien !

— Soit ! allez, colonel , lui dit le président avec
bienveillance.

Henry se dirigea vers la porte d'un pas mal assuré
le dos vouté, le visage livide et défait comme celui d'un
mourant. Assurément, il n'avait pas du tout l'air d'être
en bonne santé, mais le malaise auquel il était en proie
n'était dû qu'aux sursauts de sa conscience qui se ré-
voltait contre les infamies dont il s'était rendu coupable.

Jusqu'à ce moment, l'Etat-Major avait évité de
produire le second document fabriqué par le faussaire.
Mais maintenant, comme la situation commençait à de-
venir critique le général Pellieux décida d'y avoir re-
cours.

Picquart, toujours détenu avait été amené devant
le tribunal et il s'était borné à affirmer que Dreyfus
n'était pas l'auteur de la lettre compromettante sur la-
quelle on s'était basé pour le condamner.

Demandant de nouveau la parole, Pellieux se leva
encore une fois et dit :

— Messieurs, puisque le lieutenant-colonel Pic-
quart s'est permis de porter une accusation délibérée
contre l'Etat-Major, je me vois obligé de faire une der-
nière déclaration... Parmi les papiers qui ont été con-
fiscés lors de l'arrestation de Picquart, nous avons trou-
vé une lettre qui confirme incontestablement la culpa-
bilité de Dreyfus et qui, en même temps, démontre celle
de Picquart.

Un véritable tonnerre d'applaudissements salua ces
paroles du général Pellieux qui paraissait très satis-
fait.

La partie n'était pas encore perdue et il fallait à tout prix sauvegarder le prestige de l'Etat-Major !



Le restant de la séance se déroula sous l'impression de la dernière accusation par le général Pellieux.

Après les plaidoiries de la défense, les jurés se retirèrent finalement pour délibérer.

Après une demi-heure d'absence, ils reparurent et regagnèrent leur banc au milieu d'un silence de mort.

Il était déjà sept heures du soir. La dernière audience du procès s'était prolongée durant près de dix heures.

La sentence ayant confirmé la culpabilité de Zola, le romancier fut condamné à un an de prison et à mille francs d'amende, plus les frais.

Des clameurs d'enthousiasme délirant accueillirent la lecture du verdict :

— A bas Zola ! Vive l'armée ! A bas Dreyfus ! A bas les traîtres !

Sans perdre son calme, l'écrivain promena sur la foule un regard paisible et murmura :

— Pauvres gens ! Comme il est facile de les tromper !

Chapitre CCCXXXVI

UNE PROPOSITION DE MARIAGE

Le fait d'avoir rencontré Dubois rendait Amy Nabot extrêmement nerveuse et inquiète. Cet homme lui inspirait toujours une grande terreur et de sinistres pressentiments la tourmentaient.

Maintenant qu'elle avait en quelque sorte commencé une nouvelle vie, son passé venait tout-à-coup de surgir devant elle, personnifié par ce maudit espion !

Que fallait-il faire ?

L'aventurière était justement en train de se poser cette question quand James Wells apparut dans le jardin, se dirigeant vers elle.

— Bonjour, ma chère amie ! s'écria-t-il en l'abordant. Comment allez-vous ? Vous me paraissez un peu triste ce matin... Qu'y a-t-il donc ?

— Oh ! rien, répondit Amy Nabot en s'efforçant de sourire. Néanmoins, il est vrai que je me sens un peu mélancolique, mais je ne sais vraiment pas pourquoi ! Racontez-moi quelque chose d'amusant pour me distraire.

James Wells eut un geste de contrariété et, posant sa main sur le bras de l'aventurière, il murmura :

— Vous devriez avoir un peu plus de confiance en

moi, Amy ! Je vois bien que vous êtes inquiète et préoccupée... Pourquoi ne me direz-vous pas de quoi il s'agit ?

— Peut être vous dirai-je un jour ce que je ne puis vous dire maintenant, mon cher Wells.. Il n'y a pas encore assez longtemps que nous nous connaissons.

— Soit... Je n'insisterai plus... Néanmoins, je veux encore vous dire quelque chose, Amy...

— Quoi donc ? fit l'ancienne espionne en fixant sur l'explorateur un regard interrogateur.

James Wells alluma une cigarette et il demeura silencieux, continuant de tenir ses yeux fixés sur le visage de sa belle amie.

Elle attendait avec une visible impatience qu'il reprenne la parole.

Qu'allait-il lui dire ?

Voyant qu'il ne se décidait pas à parler, elle lui demanda tout-à-coup :

— Eh bien, mon cher Wells ? Jusqu'à présent, vous ne m'avez encore rien dit !

— C'est vrai, répondit l'explorateur avec un sourire embarrassé. J'étais en train de me demander de quelle façon je devais entrer en matière.

— Il s'agit donc de quelque chose de bien important ?

— Pour moi, oui... Pour vous, je ne sais pas !

— Mais... de quoi s'agit-il en somme ? Parlez donc !

— Est-ce que vous pensez toujours à ce que vous m'avez dit Amy ?

— Que vous ai-je dit ?

— Que votre vie n'est pas intéressante et que vous avez beaucoup souffert ! Excusez-moi si je reviens encore sur un sujet qui doit sans doute vous être pénible. Mais, en pensant à vos souffrances, je souffre aussi... voilà tout ! Ne croyez-vous pas que je pourrais peut

être vous consoler ?

Amy Nabot laissa échapper un profond soupir.

— Mais pourquoi me demandez-vous cela, mon cher ami ? interrogea-t-elle. Il y a des chagrins que l'on doit cacher...

James Wells prit entre les siennes les mains de l'aventurière et les serra affectueusement. Une expression de profonde mélancolie venait d'apparaître dans ses yeux .

Croyant avoir causé du mécontentement à cet homme qui avait eu tant de bontés pour elle, Amy Nabot se repentit aussitôt de l'avoir attristé. Elle comprenait bien qu'après toutes les preuves d'amitié qu'il lui avait prodigués, il n'était pas juste qu'elle lui refuse une marque de confiance.

Son silence obstiné ne pouvait que l'offenser et le chagriner.

— Ne soyez pas fâché avec moi, mon cher Wells lui dit-elle d'une voix douce et caressante.

— Je ne suis pas fâché du tout ! répondit l'explorateur. Comment pourrais-je être fâché avec vous, Amy !

— En tout cas, je vois bien que vous n'êtes pas content ! dit-elle avec un sourire forcé.

— Il est certain que j'aurais préféré que vous m'accordiez votre confiance ma chère amie !... Je n'ai pas d'autre désir que de pouvoir vous consoler, néanmoins, je comprends bien que je n'ai pas le droit d'insister, puisqu'il s'agit d'une question qui vous est désagréable... Sans doute avez-vous raison... Il vaut peut-être mieux s'abstenir d'évoquer le passé... Oui, quand le passé a été douloureux, il est préférable de l'oublier. Vous voulez vous délivrer des souvenirs amers qui pourraient attrister votre avenir, n'est-ce pas ?... Croyez-vous que vous pourrez y réussir ?

Amy Nabot se mit à regarder son interlocuteur avec un air surpris.

L'explorateur souriait, la regardant, de son côté, avec ravissement.

— Ce que je vous ai dit vous étonne, Amy ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas...

— Bien... je vais maintenant vous poser une autre question et je suis convaincu de ce que, cette fois vous me comprendrez...

— Que voulez-vous me demander ?

James Wells lui prit de nouveau les mains et se mit à la regarder fixement dans les yeux.

— Je voulais vous demander, fit-il après un instant de silence, si vous seriez disposée à... devenir ma femme...

L'aventurière fut tellement stupéfaite de cette proposition qu'elle ne put répondre tout de suite.

Elle demeura silencieuse pendant plusieurs minutes, s'efforçant de coordonner ses idées et de réfléchir avec calme.

Elle n'aimait pas réellement James Wells. Elle éprouvait à son égard une vive sympathie et une très grande reconnaissance. Mais rien de plus.

Devait-elle lui dire la vérité ?... Lui avouer qu'elle ne l'aimait pas ?... Ou bien lui dire qu'elle ne se sentait pas digne de lui ?

Non !

Une voix impérieuse lui conseillait d'accepter l'offre du jeune explorateur et de ne pas repousser la fortune que le destin mettait à sa disposition d'une manière aussi imprévue.

Une vie luxueuse et tranquille n'avait-elle pas toujours été son idéal, son plus beau rêve ?... Donc, pour-

quoi l'aurait-elle refusée maintenant qu'elle avait l'occasion de l'obtenir ?

Mais par contre, sa conscience, tardivement éveillée, lui disait qu'elle n'avait pas le droit d'accepter l'amour d'un homme sans éprouver le même sentiment envers lui.

— Eh bien ? lui demanda James Wells, étonné de ce qu'elle restât si longtemps sans lui répondre.

L'aventurière eut un sourire contraint et dit finalement :

— Votre question m'a prise tout à fait au dépourvu, mon cher ami !... Vous devez comprendre que je ne m'attendais pas à cela !... Je vous prie de me laisser le temps de réfléchir !

— Cela va de soi, ma chère amie !... Il est certain qu'avant de prendre une décision de cette importance, il convient de bien y penser...

— J'ai pour vous une très grande estime, Monsieur Wells !... Cela, vous le savez bien, n'est-ce pas ?... Vous devez vous en être aperçu... Vous êtes le seul véritable ami que j'aie au monde...

— Je le sais, répondit l'explorateur. Mais l'amitié n'est pas suffisante pour faire le bonheur de deux êtres de sexes différents...

— Eh bien... laissez-moi réfléchir... Nous en reparlerons plus tard...

— Quand ?

— Ce soir...

— Alors, je vous attends ce soir pour dîner à l'hôtel ?

— Si vous voulez...

Là dessus, James Wells baisa main d'Amy Nabot et s'éloigna.

Demeurée seule, l'aventurière se plongea dans de profondes réflexions.

Qu'aurait-elle dû décider ?

Accepter l'offre de Wells ?

La refuser ?

Et... dans ce dernier cas, qu'allait-il lui arriver ? Comment pourrait-elle vivre ?... En recommençant son existence d'espionne ? Fréquenter de nouveau des gens comme Dubois ?

Non !... Plutôt la mort !

Alors ?

La tête serrée entre les mains, Amy Nabot se torturait l'esprit à chercher une solution. Le combat entre son instinct et sa conscience était des plus âpres et elle ne pouvait pas encore en prévoir le résultat final.

*
**

Vers sept heures, Amy Nabot pénétra dans l'hôtel où l'explorateur était descendu.

Ce dernier l'attendait avec impatience et, après lui avoir baisé la main, il la conduisit sur la terrasse où la table qu'il avait retenue pour le dîner était déjà prête.

Une sensation très douce enveloppait l'âme de l'aventurière. A cet instant, il lui semblait qu'elle était devenue une autre femme. Son passé lui apparaissait comme une lointaine vision appartenant à une autre vie.

Tous deux dînèrent en silence, se regardant de temps à autre dans les yeux, sans rien dire. James Wells était sur des charbons ardents ; l'expression tendue de son visage pâle trahissait clairement l'anxiété qui lui torturait le cœur.

Qu'allait lui répondre Amy Nabot ?

Pourquoi ne disait-elle rien ?... Pourquoi attendait-elle d'être interrogée ?

Ne pouvant plus résister à ce tourment, l'explorateur finit par demander à son amie :

— Eh bien, ma chère ?... Avez-vous réfléchi ?

— Il faut me pardonner, mon cher Wells... Je n'ai encore pris aucune décision...

James Wells eut un geste découragé.

— Je comprends ! fit-il. Vous n'avez pas envie de lier votre vie à la mienne, parce que vous ne m'aimez pas !

Elle ne répondit pas.

— Vous n'éprouvez à mon égard qu'un simple sentiment d'amitié, reprit l'explorateur sur un ton de profonde tristesse. Pour cette raison, vous pensez que nous ne pourrions pas être heureux ensemble !

— Non, mon cher Wells... Ce n'est pas cela... Je n'ai pas encore eu le temps de réfléchir suffisamment... Voilà tout...

— Et... Combien de temps devrai-je encore attendre ?

— Pas beaucoup...

— Vous me répondez d'une façon tellement étrange que mes espérances s'évanouissent, Amy ! s'exclama Wells sur un ton mélancolique. Pourquoi me maintenir aussi longtemps dans une aussi terrible anxiété ?... N'avez-vous donc pas encore compris que je vous aime passionnément ?

Amy Nabot sourit et fixa sur l'explorateur un regard indéfinissable.

— M'aimez-vous vraiment tant que ça ? murmura-t-elle.

— Certainement !... Faut-il que je vous le jure ?... Voulez-vous que je me jette à vos pieds ?

— Non, Monsieur Wells !... Que dites-vous là ?... Je sais bien qu'un homme comme vous ne peut pas men-

tir... Je ne doute pas un seul instant de la sincérité de vos affirmations...

— Alors, pourquoi ne me répondez-vous pas tout de suite ? Vous n'avez pas eu assez d'une demi-journée pour réfléchir ?... Il n'est pas absolument indispensable que vous m'aimiez pour accepter ma proposition !... Je n'espérais pas du tout cela !... Si vous étiez aussi amoureuse de moi que je le suis de vous, vous n'auriez pas besoin de réfléchir !

— Qui sait ! fit l'aventurière sur un ton énigmatique.

— Et alors ?... Quand me répondrez-vous ?

— Demain, mon cher ami... Demain...

James Wells se pencha par dessus la table pour prendre la main d'Amy Nabot et il y déposa un baiser passionné.

— Dites-moi que vous me répondrez affirmativement ! implora-t-il. Ne me laissez pas souffrir toute la nuit !... Ayez pitié de moi !

— Je ne peux pas vous faire une telle promesse, James ! Autrement, je vous répondrais tout de suite ! Patientez jusqu'à demain !

L'explorateur se sentit envahi d'une joie indicible. Depuis qu'il connaissait Amy Nabot, c'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom !

Donc, il pouvait espérer !... Si elle acceptait sa proposition, elle ne tarderait pas à devenir son épouse !

CHAPITRE CCCXXXVII

L'OMBRE DU PASSE

Amy Nabot continuait de réfléchir sur la proposition de James Wells et elle ne parvenait pas à prendre une décision au sujet de la réponse qu'il convenait de lui faire.

Cette nuit-là, elle ne réussit pas à s'endormir. Ses idées se confondaient en un chaos ténébreux comme la nuit.

— Si j'acceptais son offre, se disait-elle, il faudrait aussi que je le mette au courant de tout mon passé, et cela pourrait m'être fatal !

Elle réfléchit encore pendant deux heures, toujours en vain.

Elle ne parvenait pas à imaginer le moyen de pouvoir vivre en paix auprès de James Wells sans devoir lui révéler des choses réellement honteuses et auxquelles elle ne pouvait penser sans sentir peser sur elle tout le poids de son infamie.

— Non ! se dit-elle finalement. Je ne peux pas !... C'est impossible !... Je n'obtiendrais d'autre résultat que de me faire mépriser par cet homme qui, maintenant, m'adore, et qui pourrait finir par me détester !